Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 36 (1956-1957)
Heft: 4

Rubrik: Lettre de Suisse romande

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Nous terminions, l'autre mois, notre chronique de Suisse romande en nous demandant quel Nicolas de Flue trouverait la solution de ce qu'il faut bien appeler «la Question jurassienne». Quelques personnes nous ont écrit pour nous dire: «En fait, de quoi s'agit-il?» Il s'agit, répondent les Jurassiens séparatistes, de réparer une grave injustice commise en 1815. En 1815, en effet, au Congrès de Vienne, les Puissances, négligeant le droit des peuples, grands et petits, à disposer d'eux-mêmes, remirent au Canton de Berne, pour le dédommager de la perte de ses bailliages de Vaud et de l'Argovie, les terres romandes de l'Ancien Evêché de Bâle. Bien entendu, ces districts romands acquirent les mêmes droits que les districts alémaniques du canton. Pourtant, ils se sentirent toujours lésés, contraints, dans un cadre trop étranger à leur mentalité. Aujourd'hui, ces terres voudraient recouvrer leur autonomie politique en formant un vingt-troisième canton suisse, le canton du Jura.

La création d'un nouvel état confédéré pose d'abord à tout Suisse que nous sommes un problème intéressant. N'avons-nous pas tendance, tant sont courtes nos vues quotidiennes, à croire que notre pays est fixé à jamais «tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change» ainsi que l'aurait prophétisé Mallarmé? Parce que depuis cent quarante ans, son contour est demeuré le même, parce que son visage familier semble à jamais immobile dans des traits qui ne sauraient ni vieillir ni se renouveler, nous pensons qu'il sera toujours ainsi et que nos arrière-petits-fils du troisième millénaire, dans les clartés aveuglantes de l'atome, contempleront sur les cartes murales de leurs salles de classes cette Suisse qui «ne saurait plus grandir que du côté du ciel . . .» Eh bien! Nos amis du Jura sont en train de nous dire: Pourquoi ce conservatisme étroit qui tend à faire croire à l'infaillibilité de ces Messieurs de Vienne? Ils se sont trompés, voilà tout. Ils ont négligé de considérer nos intérêts les plus vitaux; ils ne se sont point préoccupés de savoir que nous avions une histoire propre, une langue, des coutumes, une âme . . . Que nous formions un pays . . . Ils n'ont vu en nous qu'une monnaie d'échange. Leur légèreté est impardonnable. Elle nous fait souffrir depuis cent quarante ans. Aujourd'hui, il faut découdre ce qui a été si mal cousu. Il faut donner enfin au peuple jurassien un statut autonome . . .

Voyez, ajoutent-ils, les dangers qui nous menacent: Nous formions une famille bien unie, dont tous les membres parlaient la même langue, considéraient les problèmes de la vie de manière identique; maintenant, un tiers de la population des districts romands du Jura parle l'allemand. Où allons-nous? Suivent, naturellement, de très nombreux griefs à l'égard de l'Etat bernois. Nous ne nous engagerons pas dans cette querelle; il y faudrait une vaste documentation que nous ne possédons pas.

C'est néanmoins notre devoir de Romands d'affirmer que la Suisse aurait tout à perdre et rien à gagner à une germanisation des terres où se parle notre langue française. Notre équilibre est fait de ce juste apport des différentes civilisations que chacune de nos régions linguistiques représente et nous ne saurions être trop vigilants sur ce point. Combien nous regrettons, par exemple, que la minorité tessinoise soit si faible et nous savons quels efforts par moments presque désespérés sont nécessaires pour l'empêcher de s'amincir encore. Là aussi, le Congrès de Vienne fut bien mal inspiré de nous amputer de la Valteline. Il est vrai que nos propres représentants s'y montrèrent à cet égard bornés comme des routes nationales.

Le malheur des Jurassiens c'est qu'ils sont divisées. Les «Séparatistes» publient un journal fort combattif mais courtois, *Le Jura Libre*. On éprouve à le lire, parfois, un peu d'amertume: celle qu'inspire un combat entre frères.

Les raisons de ces divisions sont multiples. La moindre n'est pas d'ordre confessionnel, les protestants, certains protestants, plutôt, n'envisageant pas sans crainte de devenir minoritaires dans le nouveau canton alors qu'aujourd'hui, ils appartiennent à une large majorité. D'autres raisons sont politiques; d'autres enfin sont de pur opportunisme.

Il est probable que le peuple suisse aura à connaître de ces problèmes avant longtemps. Il y a quelques semaines, le *Rassemblement jurassien* a décidé de mettre un terme à la période de pure information et de passer à l'action, tant sur le plan cantonal que fédéral. On parle de plébiscite. Nous souhaitons que tout se passe comme les réglements de comptes dans les bonnes familles où l'on considère d'abord que la bonne entente vaut mieux qu'un mauvais profit.

La question jurassienne, pour l'instant du moins, ne semble pas passionner l'opinion romande. Ceux qui ne lisent pas *Le Jura libre* ignorent à peu près tout des soucis et des espoirs des gens de Porrentruy et de Delémont. C'est que nous manquons toujours, c'est que nous manquons plus que jamais d'un grand journal ou d'une grande revue qui toucherait la Suisse romande tout entière, qui serait à la fois populaire et sérieux, vivant, ouvert sur le monde et préoccupé de questions nationales. *Curieux* avait failli être ce journal. Je me rappelle les espoirs que nous avions mis en lui, en 1936, lors de la fondation. Hélas! Ses rédacteurs se succédèrent à une cadence qui les empêcha de s'imposer. Un journal, c'est d'abord un homme ou une équipe. *Curieux,* on eut très tôt l'impression que cela ne voulait être qu'une *affaire*. Elle ne dut pas l'être toujours puisque, au début de ce printemps, le journal s'est sabordé.

Il avait, pourtant, dans les derniers mois, recouvré beaucoup de ses anciens lecteurs grâce à des reportages à sensation. Des articles sur la prostitution et les millionnaires helvétiques, un peu curieusement (c'est le cas de le dire) mis à la même enseigne, ravivèrent l'intérêt du grand public. En pleine mais douteuse reprise, le directeur décida que l'expérience avait assez duré. Que se passait-il dans les bureaux de cette rédaction? Nous n'en savons trop rien.

Nous déplorons, non pas la disparition d'un journal à sensation, mais d'une formule initiale qui nous avait paru heureuse.

Quant à la revue romande d'intérêt général, nous l'attendrons longtemps encore, sans doute. Il y eut la *Semaine littéraire* dont la génération de nos pères garde la nostalgie. Il y eut *La Revue de Genève* à laquelle *Robert de Traz* avait donné une audience européenne. Il y eut... La liste de nos tentations serait longue. La plupart de ces revues moururent de maladies infantiles.

Entreprises généreuses de jeunes gens, pour la plupart, elles ne survivent guère à l'entrain d'une volée qui, l'année scolaire achevée, se dissipe. Des poètes débutants lancent un manifeste, à grand renfort d'invectives, appellent la création d'œuvres neuves, audacieuses, révolutionnaires. Puis retombent dans le train-train journalier. Il est bon qu'il en soit ainsi.

Parmi les fondateurs de revues, il convient de citer M. *Gilbert Trolliet* à qui l'on doit, d'autre part, l'une des œuvres poétiques les plus importantes de notre Suisse romande contemporaine. Il nous paraît moins heureux, à la vérité, en tant qu'animateur de revue. Non qu'il ne possède le goût nécessaire, non que le dynamisme lui manque, ni l'éclectisme. Eclectique, nous verrons qu'il l'est plutôt trop que pas assez. Ce qui lui manque, j'imagine, c'est le contact avec d'autres milieux que les milieux «intellectuels», souvent si mal renseignés... Non, la Suisse romande ne peut pas assurer le succès d'une revue trop spécialisée.

Ainsi, avons-nous vu naître et mourir *Présence, Suisse romande, Suisse contemporaine* (ces deux dernières n'appartenant pas à M. Trolliet) et *La Revue de Suisse. La Revue de Suisse* avait suscité de véritables espoirs. Plus largement conçue, elle semblait répondre à l'attente d'un public considérable. Hélas! Ce public se méfie. Il attend pour voir si «ça tiendra...» Et ça ne tient jamais

assez longtemps pour qu'il ait le temps de se décider. C'est un cercle vicieux. Après 10 numéros, *La Revue de Suisse* connut le sort de ses devancières.

On le déplora; c'était trop tard. A moins de 2000 abonnés, il est impossible de faire prospérer une entreprise de ce genre; on n'en avait point 800!

Et pourtant, M. Trolliet ne s'est pas laissé décourager. Après deux ou trois ans de silence, il récidive avec *Présence-Revue de Suisse.* Mariage de deux anciennes formules? Cette fois, nous sommes bien persuadé que la carrière de *Présence* ne sera pas très longue. Un échec de plus, mais le résultat c'est qu'il aura ajouté à la somme de méfiance qui, déjà, s'accumule à l'égard de l'idée même d'un périodique romand.

Echec, parce que, dès le premier numéro (le second vient seulement de paraître) *Présence* s'aliène la sympathie des chrétiens par un article de M. *Pierre Beausire* visant à prouver, au nom de la christologie de saint Paul, que le Christ n'est pas ressuscité, que la religion qui défend la joie pascale vit sur une immense imposture . . .

Que les théologiens se disputent sur des textes bibliques, c'est leur métier. Il nous semble, quant à nous, qu'une revue qui se veut populaire n'a que faire de discussions de ce genre; elles ne peuvent que blesser les croyants. Quant aux non-croyants, s'embarrasent-ils de tant de preuves?

M. Trolliet allègue pour sa justification que le vrai libéralisme doit accueillir toute opinion; que, d'ailleurs, il est bon de secouer nos conformismes. On lui répond que la foi n'est pas une question de conformisme mais un engagement de tout l'être et qu'une certaine forme du libéralisme n'est plus qu'absence totale de principes, de générosité réelle, de force de caractère.

La discussion est ouverte. Des pasteurs répondent à M. Beausire, l'accusent d'insuffisance. Ce n'est pas ce qui nous préoccupe ici. Nous déplorons, quant à nous, la méfiance suscitée à bon droit par un article si inopportun. On parle beaucoup de *Présence,* certes. Mais les femmes dont on parle le plus ce ne sont guère celles que l'on choisit pour épouses . . .

Pas de revue romande . . . Du moins, pouvons-nous lire, de temps à autre, la signature des nôtres dans les grandes publications françaises. On y rencontre par exemple *Jacques Mercanton.* Mais c'est un petit roman qui attire l'attention sur lui, ces mois-ci, une longue nouvelle, plutôt: *Celui qui doit venir* (Guilde du Livre). Récit d'une rare perfection, d'une intensité poétique remarquable, *Celui qui doit venir* classe définitivement Jacques Mercanton très haut dans les rangs des écrivains contemporains de langue française. Hier, la perfection formelle de *Thomas l'incrédule* ou de *Le Soleil ni la Mort* pouvait nous détourner d'une action enrobée de trop de précaution. Aujourd'hui, l'équilibre semble trouvé. Un mince mais authentique chef-d'œuvre.

Et nous voici devant le bel été, la plénitude des heures, la rigueur de la lumière. Une petite ville vaudoise, Aubonne, va fêter un grand dramaturge, *Fernand Chavanne.* Mézières reprend *La Servante d'Evolène,* de René Morax. Qui nous disait que notre théâtre allait mal? Il est vrai que Chavanne est mort depuis bien des années. De son vivant, on ne s'avisait guère de sa grandeur.

Maurice Zermatten